

Merci, madame Grenouilloux, pour cette réflexion à la fois érudite et stimulante.

Vous partez de l'énoncé de la science alzheimerologique : « Ce qui est bon pour le corps est bon pour le cerveau », pour vous demander quels concepts de cerveau, de corps et de psychisme, un tel énoncé suppose au risque de s'éloigner de l'homme malade, voire de l'homme tout court.

Puis vous posez le problème des rapports de la recherche scientifique et de la pratique thérapeutique, que vous examinez d'abord dans le cadre de la question psycho-somatique dont vous rappelez l'histoire, en insistant sur son moment psychanalytique mais aussi sur la psychiatrie biologique, qui marque de plus en plus la recherche et la pratique cliniques aujourd'hui et dont la modélisation quantitative risque de réduire le corps personnellement vécu et exprimé dans la plainte subjective à un corps faisant l'objet d'une manipulation technique.

Vous abordez alors la question de la nécessaire évolution de la psycho-somatique pour la faire échapper à ses préjugés dualistes et déterministes et refonder une clinique critique qui fonderait elle-même la théorisation du savoir sur la pratique thérapeutique, ce en référence à la phénoménologie et à la philosophie des sciences, qui mettent en examen la prétention de la psychiatrie à constituer un savoir scientifique. Cet examen peut et même doit être étendu à toutes les sciences, humaines notamment, pour reposer les problèmes des rapports entre déterminisme et liberté, comme entre l'explication et la compréhension, qu'il faut alors combiner par des méthodes et concepts transversaux.

Cela conduit la psychiatrie phénoménologique à repenser la théorie et la pratique ainsi que leurs rapports (notamment en référence à Biswanger), rapports qui doivent être centrés sur l'unité psycho-somatique qui constitue tout homme malade, comme tout homme sain d'ailleurs, mais centrés aussi sur les rapports de l'être malade et de l'être psychiatre, qui sont indissociables, selon une intersubjectivité qui est une intercorporéité (comme y insiste Merleau-Ponty), ce qui renouvelle notamment la notion de temps perceptif. Vous insistez alors sur la notion théorique d' « espace de jeu », à l'intersection de l'organisme et de son milieu, ce qui mène à une nouvelle conception du vivant comme de la vie elle-même, qui relève non plus du dualisme mécaniste mais d'un monisme que l'on peut dire bipolaire, ou encore dialectique.

Vous terminez par une mise en perspective des nouveaux rapports entre la théorie et la pratique que cela entraîne, à égale distance, insistez-vous, de la psychanalyse et de la psychiatrie biologique, et qui devraient être propres à refonder non seulement la clinique médicale mais aussi l'anthropologie fondamentale.

Joël GAUBERT